

« Dites-moi où, en quel país... »
Lecture de trois romans de femmes

André Vanasse

Numéro 2, mai 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1339ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A. (1976). « Dites-moi où, en quel país... » : lecture de trois romans de femmes. *Lettres québécoises*, (2), 6–8.

«Dites-moi où, en quel pays...»

Lecture de trois romans de femmes

Par un concours de circonstances (et parce que, il faut bien que je l'avoue, les éditions de La Presse ont un service de presse très efficace) j'ai lu coup sur coup *La naissance de Larves* de Renée Larche, *Que mon désir soit ta demeure* de Dominique Blondeau, *La solitude inachevée* de Carol Dunlop-Hébert et *l'Euguélonne* de Louky Bersianik, quatre romans de femmes auxquels me manquent, pour compléter le tableau, *Signé de biais* (AS Quinze) de Claire de Lamirande et *Onyx* (C.L.F.) de Michèle Guérin.

Les femmes, comme on peut le constater, publient beaucoup ces temps-ci. Pendant la même période je n'ai pu lire que deux romans «masculins», *L'embarquement pour Anticosti* de Nelson Dumais et *L'Amour d'une autre* de Pierre Stewart auxquels on peut ajouter, mais il s'agit d'un récit strictement autobiographique, *Le premier côté du monde* de Jean-Paul Filion.

Voilà pourquoi parmi toute cette production de romans écrits par des femmes, j'aurais bien aimé pouvoir dire: «En voilà un qui tranche nettement sur tous les autres. Il faut le lire coûte que coûte». En réalité seul celui de Louky Bersianik diffère des autres non pas tant à cause de ses qualités romanesques mais plutôt

parce qu'il s'agit moins d'un roman que d'un essai de fiction féministe présenté sous le titre de «roman tryptique».

Quant aux trois autres romans, j'ai été placé devant une évidence à la fois criante et bizarre: aucun ne pouvait être géographiquement situé de façon précise. Il y a là un phénomène symptomatique qui m'a fait penser que les femmes québécoises étaient doublement aliénées. Aliénées en tant que femmes et aliénées en tant que citoyennes d'un pays qui est lui-même aliéné. Je ne suis pas de ceux qui croient qu'un roman, pour être bon, se doit d'être une description précise d'un milieu socio-culturel donné pas plus qu'il faille l'écrire en respectant scrupuleusement l'idiome et les particularités linguistiques du groupe qui est décrit. Il est certains romans qui ne respectent pas ces canons et qui méritent le plus grand respect.

Ce qui me frappe par contre, chez ceux dont j'ai parlé, c'est qu'ils semblent tous vouloir répondre à une intention plus ou moins avouée (et c'est peut-être la marque du roman colonisé) de gommer toute référence précise à des lieux donnés. Ainsi dans *La Naissance de Larves* de Renée Larche, roman qui raconte le séjour de Larves dans l'utérus de sa mère, puis sa naissance, puis son enfance, il

nous est impossible de savoir exactement où vit Larves sinon qu'elle habite une assez grande maison située assez près d'un cours d'eau. Même les noms des personnages (cf. Dame maigrine, père, poivre rouge, Inepsie Vérité, Plaie d'Octobre, Esta, Léonard) sont, pour la plupart, volontairement métaphoriques. Évidemment, la perception de l'héroïne (pendant un certain temps elle n'est pas encore née!) peut expliquer le phénomène mais il n'en reste pas moins que cela est assez surprenant. À ce point d'ailleurs que l'auteur semble s'en être elle-même surprise et c'est à la dernière page et dans les dernières lignes du roman qu'elle s'en est rendu soudainement compte:

L'individu, amusé par l'évidence de la réponse et par la futilité d'une telle question, devisageait, cherchait à saisir l'énigme, cette petite fille qui, le visage en pointe, attendait arrogante, la sentence. Et comme la réponse lui échappait de la bouche, une inquiétante possibilité se glissait sous la certitude qu'il affirmait:

— *cette ville? Mais c'est.... c'est... c'est Montréal?*

Réponse pour le moins ambiguë (que signifie ce point d'interrogation après «Montréal» et que veut dire «une inquiétante possibilité»?) qui



Renée Larche



Dominique Blondeau

semble nier la réponse comme s'il paraissait incroyable que ce roman eût pu se dérouler sur la rive (nord? sud? est? ouest?) opposée de l'île de Montréal. Mais pourquoi donc? Cela serait-il si honteux que Larves eût pu naître du ventre d'une mère québécoise? D'autres l'ont fait (Jean Le Maigre par exemple) et ne s'en portent pas plus mal!

Tout autre est le roman de Dominique Blondeau (*Que mon désir soit ta demeure*). D'entrée de jeu (il s'agit de la première phrase du roman) elle y affirme que «Le nom d'un pays est aussi fragile que celui d'une personne que l'on ne connaît pas». Et c'est à partir de cette phrase énigmatique que nous avons droit à presque vingt pages de commentaires très abstraits sur le thème proustien du pays (on se souvient des titres de chapitres de Proust: «Nom de pays: le nom», «Nom de pays: le pays») où Dominique Blondeau semble répondre: «Nom de pays: pas de nom,» «Nom de pays: pas de pays!» Cela est rendu d'ailleurs dans un style presque pastiche où la phrase merveilleusement balancée, y occupe parfois près d'une page entière à cette différence près, malheureusement, qu'on ne peut dans le texte de Dominique Blondeau, s'accrocher ni à un baiser de Combray, ni à une petite Madeleine, ni au côté de chez Swann ou de

Guermantes. Nous flottons dans l'abstraction suffocante et cherchons par tous les moyens à revenir sur terre (de l'air bon Dieu, de l'air!) sans vraiment y parvenir.

Malgré ce sérieux handicap le sens du roman s'organise lentement. L'héroïne du roman, cette fille apatride, vit de façon intermittente avec un certain Hugo, juif fugitif venu d'Europe centrale, à qui elle s'accroche comme à une bouée de sauvetage. C'est à travers lui qu'elle tente de se reconstituer, de renouer avec une enfance déchirée, elle qui a vécu la guerre (39-45?) et qui, pour cette raison, a été placée par ses parents chez Samuel et Adrienne, paysans de Charvy. Et c'est peut-être à cause même de ce Hugo que le roman traîne en longueur. L'héroïne, à travers lui, semble vouloir combattre ses penchants et ses expériences homosexuels lesquels, lorsqu'ils nous sont racontés, sont beaucoup plus tangibles et prenants que l'amour qu'elle semble vouer à Hugo. N'était-ce de cette écriture très «décrochée», sans doute pourrions-nous entrer de plein pied dans ce roman.

Le dernier roman, celui de Carol Dunlop-Hébert intitulé *La solitude inachevée* est de la même facture. Ici aussi le commentaire «philosophique» (la solitude, le vide, le

néant, la mort) y tient une place de choix. L'auteur n'a certes pas la virtuosité de Dominique Blondeau. Sa phrase est plus lourde, moins raffinée et c'est, je crois, ce qui, en définitive, fait sa force. Du reste, elle aussi nous donne une «non-description» du réel: seules quelques allusions à des «cafés» nous laissent supposer que nous sommes en Europe et il faut attendre jusqu'à la toute fin du roman pour avoir, comme par erreur, la seule indication géographique précise du livre: «Aix en Provence, Staufen, 70-71».

Le tout se déroule donc dans un territoire anonyme entre Georges, le narrateur et écrivain, Catherine, femme énigmatique, fille de l'air et des songes, son mari Xavier, vendeur de pneus mais aussi sorcier à sa façon, Marcel musicien et ami d'enfance de Georges et Françoise femme mystifiée de Georges. Il serait bien difficile de résumer cette intrigue où Catherine joue le premier rôle. C'est elle, primitive silencieuse et inaccessible malgré sa totale disponibilité, qui siphonne l'énergie de tous les personnages sans les payer de retour.

Ce roman est pour moi le plus intéressant parce que, malgré une couverture supposément philosophique il laisse facilement percer l'interdit

sexuel qui l'organise. En fait tout se passe comme si tous les personnages masculins (à l'exception du mari et ce n'est même pas sûr) ne pouvaient que désirer Catherine. Le grand mystère de Catherine, c'est probablement qu'elle est asexuée au même titre que les héroïnes des deux autres romans étaient marquées d'abord par des expériences homosexuelles.

Dans *Solitude inachevée* les mâles jouent le jeu de Catherine: tous sont fascinés et interdits devant elle, incapables qu'ils sont de la toucher comme si toute transgression allait produire chez eux un grand malheur. En fait l'homosexualité refait surface mais plutôt du côté des hommes: Françoise apprendra au narrateur que Georges semblait, au début de leurs fréquentations, vouloir cacher leur liaison comme s'il avait été «marié ou du moins sérieusement attaché à une femme (p. 117)». Or c'est avec désarroi qu'elle apprendra que «ce n'était pas à cause d'une femme que nous nous cachions mais à cause d'un homme (p. 118)!» en l'occurrence Marcel, le narrateur. Voilà pourquoi vers la fin du roman on ne sera pas surpris d'apprendre que Georges, après avoir été interné dans un institut psychiatrique, avait fui avec un infirmier de l'hôpital.

Cette récurrence du thème de l'homosexualité féminine dans deux cas et masculine-latente dans l'autre (comme si c'était un effet de retour de refoulé) ne me semble pas fortuite. Il me paraît y avoir dans les trois cas une constellation «homme-père-patrie» souterrainement présente dans le récit. Cela donne précisément ces romans apatrides où les femmes affrontent la figure du père. L'héroïne de *Que mon désir soit ta demeure* tente avec Hugo, son amant, comme elle l'avait fait avec



Carol Dunlop-Hébert

Samuel, son père adoptif, de reconstituer l'image fêlée de son père. Larves pour sa part n'éprouve que mépris pour son mollusque de père tandis que dans *Solitude inachevée* c'est par déplacement que se joue la problématique: c'est Georges, le musicien, orphelin de père et de mère, qui est le porteur de cette carence.

Probablement que la figure problématique de père (il est ou malhonnête ou méprisable ou mort) en tant que constitutive de la dynamique des trois romans justifie l'écriture schizoïdique qui les caractérise. Leur faiblesse relative ne réside pas dans l'u-

tilisation de ce type d'écriture (Ducharme est passé maître dans ce domaine) mais plutôt dans la façon de l'utiliser ou, à l'exception peut-être de Carol Dunlop-Hébert, on tombe avec trop d'excès dans l'abstraction.

Telle est, en tout cas, mon opinion. Elle permettra à certains ou certaines de fustiger mon chauvinisme mâle... à moins que l'on considère que l'analyse de la figure mythique du père dans le roman féminin puisse être une hypothèse valable et susceptible de faire l'objet d'une analyse plus poussée.

André Vanasse